

جوائز ناجي نعمان الأدبيّة

prix littéraires
premios literarios
naji naaman 's
literary prizes

ANTOINE M. AZAR

BRAISES
écrits de jeunesse

maison naaman pour la culture

Antoine M. Azar

Cadre retraité et poète, né à Beyrouth en 1933. Licencié en droit, ex-chef de département auprès de l'Office du Développement Social. Lauréat du Prix Littéraire Naji Naaman 2003 (Prix du Mérite).

Retired executive and poet, born in Beirut (1933). Studied law and worked as chief of department at the Social Development Office. Laureate of Naji Naaman's Literary Prize 2003 (Merit Prize).

*Tous mes remerciements et toute mon affection
à ma belle-fille Nicole dont les conseils judicieux ont
été d'un précieux secours pour moi dans la correction
des épreuves finales.*

Avant propos

C'est un journal de jeunesse.

Oublié au fin fond d'un tiroir. Redécouvert cinquante ans après, à la faveur, j'oserais dire, d'une maladie qui a cloué ma femme au lit. Et moi... garde-malade. Il fallait remplir notre temps. Et nous voilà en train de feuilleter ce journal... avec émerveillement.

Quatre idées principales font le châssis de ces pages :

Dieu, la nature, la femme et le silence.

Et à travers ces piliers, la fougue de la jeunesse s'exprime...

Antoine M. AZAR

Mardi 11/1/1955

Mon cœur, ce soir, se gonfle de rêves.

De quoi s'agit-il?

Est-ce un cri d'amour refoulé au fond de mon être?

Est-ce ce sentiment d'exil qui me soumet à son joug depuis un certain temps?

Je ne sais...

Je suis comme à la lisière de deux états intérieurs opposés, entre joie et tristesse.

Oui, en des soirs pareils, tout vibre, tout vit. On dirait que Dieu insuffle aux choses le souffle de son être. Pour moi, la musique la plus superficielle devient profonde. On dirait que la création entière n'est qu'un cri de souffrance. Tout devient consistant. Tout finit par avoir une âme.

Oui, un repentir court dans l'air. C'est peut-être à cause de cette recherche inassouvie d'une compréhension, d'un complice à notre peine.

Quelque part un violon souffre. C'est lui qui écrit ces pages. Son archet magique inspire ma plume. Oh mon Dieu quelle plainte! Les propos qu'il me tient sont empreints de repentir... et en même temps d'espoir. Une âme au bout de cet archet et à travers ces cordes vient mourir. Moi mon cœur ne meurt que sur ce bout de papier. Peut-être afin de figer un sentiment fugace pour y revenir par la suite.

En mon for intérieur flotte un rêve. Tout, autour de moi, se dissout dans le vague. Je suis alors ma pensée, mon imagination et mon cœur, à travers leur randonnées respectives et qui parfois se rencontrent à une croisée de chemin. C'est alors la pleine, l'entière absorption... Extase... Opium...

Samedi 15/1/1955

La terre est comme une glande. Elle sécrète la souffrance.

Moi, le rêve me torture. Il est en même temps mon enchantement et mon supplice. Il sort de mon imagination en notes de musique. C'est un air que je viens d'entendre. Il exprime mon for intérieur... Recherche inassouvie d'une âme sœur. Celle-ci, je la vois maintenant. Nous traversons la rue, main dans la main. La voie est déserte, longue et pleine d'obstacles. Mais nous n'apercevons rien de tout cela, car nous sommes absorbés l'un par l'autre. Les amoureux sont seuls au monde... Et si la route est longue, c'est à notre grande joie. Nous allons tous deux ensemble à la conquête d'un idéal. De notre idéal. C'est notre ciment. Nous sommes heureux dans notre lutte et notre dénuement. Sans argent, nous sommes riches de notre amour. Et là-bas au bout du chemin notre idéal est comme un phare qui nous éclaire de sa lumière.

Ah, qu'il fait bon vivre à deux!

Cette musique dit une frustration face à l'absence que personne ne comble. Je divague peut-être. Je ne sais. On arrive difficilement à exprimer ce qu'on sent.

Ô sentiment, tu es ma torture. Tu es en même temps ma joie et ma peine. Libère-moi. Tu es comme une drogue. Tu me fais sombrer dans le désœuvrement et l'inactivité...

C'est le soir. Ainsi je m'endors.

... Demain sera lourd de promesses...

Mardi 25/1/1955

Écrit à "Terre Sainte" l'église des R.P. Franciscains.

Il est cinq heures trente de l'après-midi.

Je rentre à l'église, trempe ma main dans l'eau bénite et fais le signe de la croix.

La maison du Seigneur est faiblement éclairée.

Je m'enfonce dans la pénombre et me place dans les premiers bancs.

Devant moi, il y a l'autel de Dieu.

L'église est déserte.

Là-bas, au dehors, la vie bat son plein. Bruits. Tintamarre.

Que veut tout ce monde affairé?

Que veulent ces hommes inquiets?

N'est-ce pas au fond qu'ils recherchent le bonheur?

Partout et toujours, c'est le but ultime de l'homme.

Mais jusqu'à maintenant personne ne l'a trouvé.

C'est justement, parce que tous s'acharnent à courir après lui.

Et personne ne veut entrer dans la vie par la "porte étroite".

Là-bas, au dehors, la vie bat son plein, ai-je dit. C'est la vie économique. C'est l'argent, l'égoïsme, la haine. C'est le confort et le luxe.

Mais moi, c'est un autre genre de vie que je suis venu chercher là, dans la maison du Seigneur.

Ce n'est pas la vie de la rue.

C'est la "Vie" tout court.

C'est le calme. C'est le silence loin des bruits de la ville. C'est le chuchotement d'un ami, la confiance discrète d'un Christ qui a souffert lui aussi, d'un Dieu-homme qui connaît nos misères et nos faiblesses.

Je viens me mettre à son école. A l'école de la véritable paix: la paix du Seigneur.

Je ne viens pas prier. Je ne viens pas supplier.

Je ne viens pas remercier.

Je viens me taire.

J'ai mis à la porte de la maison de Dieu tout ce qui a le goût de la terre, toutes mes misères.

Je viens me baigner dans ce calme.

Je viens entendre les leçons du maître.

Il parlera à mon cœur et je l'écouterai.
Car j'ai cherché le silence.
Il m'apprendra à toujours me diriger du côté de
la "porte étroite".
Il m'aidera à porter ma croix.

Dimanche 10/4/1955

Fête de Pâques.

C'est le matin.
Les cloches des églises sonnent à toute volée.
Elles chantent éperdument la joie.
Quel moment pathétique!
Quel instant béni qui a donné tout son sens à
l'enseignement du Maître, toute sa valeur à sa
mission!
J'imagine le désastre qui aurait résulté, si le
Christ s'était endormi à jamais dans le silence du
tombeau.
Cela aurait été le triomphe de la mort sur la vie
et de la haine sur l'Amour. Et tout aurait croulé
comme un château de cartes.
Mais maintenant la Vie a vaincu la mort. Et
c'est pour cela que les cloches s'enivrent de joie.
La ville est en liesse. C'est une débauche de
voix cristallines qui annoncent au monde le triomphe
de la lumière sur les ténèbres de l'ignorance.
Chaque année, c'est la même annonce.

Et jamais ce ne sera assez proclamé au monde.

Et moi, c'est à peine si j'arrive à écrire ces quelques lignes.

Un frisson parcourt mon corps. Tout mon être rend hommage à cet instant fatidique qui nous a rendu l'espérance, qui nous a réintégré dans le sein du Père.

Ô mon âme, chante la joie! Chante le triomphe de ton Sauveur sur les forces des ténèbres! Chante l'heure bénie qui a permis à la Lumière de te visiter afin de t'éclairer pour te sauver en te faisant vivre.

"En Lui était la vie. Et la Vie était la lumière des hommes et la lumière luit dans les ténèbres..."

A tous ceux qui l'ont reçu, Il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont nés ni du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté d'un homme, mais de Dieu.

Et le Verbe s'est fait chair et Il a dressé sa tente parmi nous. Et nous avons contemplé sa gloire. La gloire qu'un fils unique reçoit de son père, plein de grâce et de vérité".

Dimanche 17/7/1955

J'ai la nostalgie d'un coin de terre libanaise quelque part à la montagne.

Une pauvre bourgade tranquille et humble. N'importe laquelle, pourvu qu'elle soit faite de la terre de mon pays et qu'elle soit pauvre, petite et humble.

J'ai la nostalgie de ces maisons pensives à l'heure de midi, suspendues sur le flanc d'un ravin et laissant percer entre deux bouquets de pins leurs toits de briques rouillés. Elles sont là nichées, très sages sous le soleil accablant de midi. Et leurs fenêtres ouvertes sont pour l'observateur lointain un signe de vie. Elles laissent soupçonner au voyageur fatigué et vagabond le charme du foyer, la chaleur et l'intimité du home.

Ah, laisser tout et fuir là-bas avec un grand bagage de livres et de projets...

Fuir et vivre là-bas le moment présent, en jouir avec ivresse sans penser au lendemain incertain.

Fuir les soucis. Fuir les peines. Ne vivre que pour soi, n'être responsable que de soi.

Il y a dans mon âme le goût de la désertion.

Aurais-je un jour, Ô mon Dieu, cette joie de la paix? Cette joie de savoir que tous mes problèmes sont résolus? Aurais-je un jour cette béatitude d'être un homme sans soucis?

Mais la vie est là qui nous interpelle avec urgence.

Il faut descendre du Thabor...

Vendredi 26/8/1955

Observe le silence, Ô mon âme.

C'est ton seul ami, c'est ton seul confident, ton seul conseil.

Le silence est synonyme de sagesse, profondeur, sincérité et vérité.

Dieu te veut dans le silence, car c'est pour Lui le terrain idéal pour se rapprocher de toi.

Observe le silence, Ô mon âme, pour que tu sois plus proche de Dieu.

Observe le silence, Ô mon âme, pour que tu comprennes mieux le mystère de la création, pour que tu pénètres davantage le mystère de l'amour.

Respecte le silence, Ô mon âme, pour pouvoir jouir de la paix intérieure, pour pouvoir te délecter aux sources intarissables de la vie, de la paix, de la lumière, de l'amour, de la justice, de la beauté et de la bonté.

Mercredi 19/10/1955
Écrit le matin, à 6 heures.

Chaque journée nouvelle apporte avec elle un espoir nouveau. Chacun espère que cette journée sera bonne. Non seulement il l'espère, mais il en est sûr. On est optimiste le matin.

Il faut donc se réveiller le matin la gaîté dans l'âme. Car cet espoir nouveau doit donner à l'homme le goût de la vie. Surtout qu'il met en nous plus d'amour pour nos frères les hommes.

Je me demande ce qu'aurait pu être la vie sans les matins qu'elle nous donne.

Le monde se réveille. Une espérance nouvelle se réveille en nous, fraîche comme la rosée du matin.

Il faut se lever tôt pour pouvoir goûter tout cela. Il faut avoir les pieds par terre quand tout le monde les a encore dans son lit. Alors, on est seul. Et on pense à loisir et on finit par pénétrer le mystère du matin.

Il faut encore avoir le cœur pur, l'esprit net et la chair sans tache. Alors, on est plus disposé et plus apte à pénétrer le mystère de la beauté des choses. Car pour découvrir la beauté, il faut être à son niveau.

Chaque matin nous donne une idée de la bonté de Dieu. Chaque matin est pour les âmes de bonnes volontés l'occasion d'un regain de forces pour affronter de nouveau, pour une étape nouvelle, la route de la vie.

Ah, comme le mot "nouveau" sonne bien à mon oreille le matin. Car tout est neuf en un moment pareil. Et tous, petits et grands, nous aimons les choses nouvelles.

Merci, mon Dieu, pour tous les matins que tu me donnes, car c'est le moment où je me sens plus fort, où je me sens aussi plus pur, tel un rayon matinal.

Merci, Seigneur. Mille fois merci.

Et ce matin, je voudrais élever vers toi cette unique prière :

Donne moi, Seigneur, de découvrir en toi le

matin de la vie, cette source de forces et d'espérance, cette source de foi, cette source d'amour pour mes frères les hommes.

Mardi 15/11/1955

La solitude frappe de nouveau à ma porte.

Cette solitude traditionnelle. Celle de ma jeunesse. Celle d'une âme qui flâne seule dans la rue et qui se désintéresse de tout ce qui l'entoure, occupée qu'elle est de construire des châteaux en Espagne.

Voilà des années que je construis seul mon nid d'amour. Seule y manque l'élue. Tous mes printemps se sont effeuillés et mon rêve n'a pas trouvé son port d'attache.

Il continuera à voguer seul sur l'océan immense de mes sentiments, à la merci des flots et du hasard, à la merci de ce destin implacable qui du haut de son trône de mutisme lui dictera ses lois.

Jeudi 2/2/1956

Écrit le matin, à 8 heures 5

Une note de rêve s'infiltré dans mon âme.

Est-ce ce matin clair et limpide? Est-ce cette prière matinale? Est-ce cette conscience reposée et qui

baigne dans la paix du Seigneur? Est-ce mon pays, ce pays merveilleux que j'essaie de construire en mon for intérieur?

Il y a tout cela. Mais il y a aussi autre chose de plus pur et de plus doux à mon cœur.

"Cherchez la femme..."

Elle a depuis des mois forcé les portes de mon cœur. Elle sème dans mon être ces grains de rêve qui s'épanouissent au rythme de mes battements intérieurs. Un rêve que je n'arrive pas à contenir. Je me sens un peu sous pression. Mon rêve y est à l'étroit.

Je me suis mis à la fenêtre pour admirer le ciel azuré de ce matin clair et limpide. J'ai voulu m'absorber dans cette immensité bleu clair qui ressemble à la pureté. Et mon rêve s'est confondu avec ces dimensions sans bornes pour jeter en moi le goût des choses pures et transparentes, le goût de la beauté, le goût de l'espace infini.

Jeudi 16/2/1956

Autel nu...

Autel couvert de tristesse...

Autel de ma souffrance...

Autel de mes désirs...

Autel de carême.

*Sur toi se sont effeuillées les fleurs de mes vingt
printemps.*

Sur toi j'ai perdu mes rêves de jeunesse.

*Sur toi, comme un château de cartes, se sont
écroulés tous mes projets.*

Autel mouillé de mes larmes...

Autel humide de mes pleurs...

*Sur toi j'ai immolé toute mon énergie, tous mes
souhaits et tous mes vœux.*

Sur toi j'ai brûlé ma patience.

Sur toi j'ai goûté ma douleur.

Autel de mes épines...

Sur toi j'ai consommé mon sacrifice.

Autel de mes blessures...

Je t'aime et te redoute.

Tu me répugnes et tu m'attires.

Autel de mon désespoir et de ma consolation...

Autel de ma croix...

Autel de ma joie...

Samedi 25/2/1956

En farfouillant dans mes papiers, j'ai découvert ce poème fait
par moi dans la solitude de Khonchara en 1953, en été :

"Le soir s'achève dans le rêve

Et mon cœur en cette heure brève

Dispute à la tristesse son bonheur.

*Mon cœur, ce vétéran de l'ennui,
Cherche, mais en vain, autour de lui,
De quoi lui apaiser la douleur.*

*La douleur, cette ombre des humains.
Triste compagne des jours sans fin.
Objet fui, mais toujours en vain".*

Mardi 28/2/1956

J'ai vécu toute ma vie au diapason de mon cœur, au rythme de ses battements intérieurs.

Toute ma vie, j'ai porté mon cœur en écharpe.

Toute ma vie, j'ai subi l'attrait moral de la femme.

Et toujours, j'ai cherché une âme féminine profonde.

Et toujours, j'ai poursuivi comme une chimère un amour pur, limpide, idéal.

Et toujours, j'ai voulu aimer et être aimé.

J'ai, toute ma vie durant, subi les aléas de mon cœur. J'ai presque bâclé mes études. Et j'ai vécu à l'école de mon rêve d'amour. Je me suis nourri de sa sagesse. Je me suis abreuvé de son expérience. Il a éduqué ma sensibilité d'adolescent. Il m'a rendu meilleur, parce qu'il m'a fait souffrir.

Et ma lyre s'est tordue. Et elle ne vibre plus que pour chanter la souffrance. Et elle ne vibre plus que pour chanter l'amour...

Mercredi 29/2/1956

Prière matinale

Alleluia, alleluia...

Écoute, Ô mon âme, cette symphonie matinale...

Elle monte de la terre comme une prière. Elle descend du ciel comme une bénédiction. Elle vient de partout pour te pénétrer, te féconder et te rendre meilleure.

Elle est faite de ciel azuré, de soleil éclatant et doux, de rosée toute fraîche, de cris d'hirondelles, de bruissement de vent dans les arbres. Elle est faite de toits de briques luisantes et de parfums rustiques.

Oh! Écoute, Ô mon âme, regarde autour de toi cette révélation. On dirait le premier sourire de la création. On dirait la joie d'une mère.

Sois gaie, Ô mon âme, étire encore plus ton sourire.

Respire, dilate tes poumons, donne-leur les dimensions de l'espace infini. Ils n'en auront jamais assez pour contenir tout ce chef-d'œuvre.

C'est un sourire d'enfant. C'est la limpidité du regard d'une vierge. C'est ta pureté retrouvée.

Prie, Ô mon âme, c'est le moment des oraisons. Car c'est le début d'une étape. C'est le moment des résolutions. Dis à ton Dieu que tu seras pure et sans tache, forte et pleine d'amour, charitable et juste. Dis à ton Dieu que tu seras meilleure et sage. Dis-lui que tu seras à son image.

Samedi 8/3/1956

Souffrance

*Souffrance, quand tu n'es pas là, je t'appelle.
Et quand tu es là, tu me fais mal.
Desserre tes dents, je saigne.*

*Souffrance, tu es fille de ma solitude.
Tu me traînes, comme une âme en peine,
enchaînée à tes liens.*

Dans la rue, en quête de celle que j'aime.

*Mon martyre n'a que trop duré.
Il est temps qu'elle me vienne, Oh souffrance,
Desserre tes dents, je saigne.*

*Tu prends ma chair pour pâture.
Et tes dents sont aiguës.
Regarde, la blessure est profonde.*

*Je te donne tous mes rêves de jeunesse.
Je te donne la fraîcheur de mes vingt
printemps.
Desserre tes dents, je saigne.*

Vendredi 16/3/1956

Viens...

Qu'as-tu, Oh ma voisine, si triste sur ton balcon?

De quoi te plains-tu? D'où viennent ces pleurs refoulés tout au fond de ton être?

Tu regardes, indifférente, la ville animée et tu suis, lointaine, le canevas enguirlandé de ton rêve...

Ton âme a-t-elle connu la morsure de la solitude?

Ou bien pleures-tu la fraîcheur de tes vingt printemps, qui s'en vont, s'effeuillant, sans aucun amour, sans aucune présence?

Viens, je connais la peine de ton cœur...

Mes yeux ont connu tes larmes, mon cœur s'est initié à ta douleur et mon âme a bu le calice de tes souffrances.

Oh! Viens amie...

Verse-moi le vin de ta présence.

Et je te donnerai mon amitié.

Et je serai attentif à ta peine.

Peut-être suis-je le beau prince de tes rêves.
Peut-être es-tu la belle dont l'attente me brûle et
me torture.
Viens et ouvre-moi ton cœur et je te confierai le
mien.
Et nous irons, main dans la main, par les
chemins.
Et tu souffriras moins...
Et je souffrirai moins...
Et peut-être nous aimerons-nous...
Qui sait?
Viens...

Samedi 17/3/1956

Rester au balcon par temps clair, un samedi
soir, début de week-end, quand toute activité s'éteint
dans la ville et que les citadins s'éparpillent à travers
la campagne accueillante à la recherche d'un contact
plus direct et plus immédiat avec l'essence des
choses... Regarder, indifférent, les gens passer...
S'intéresser aux ébats des badauds dans la rue...
Rêver... Rêver de tout, d'amour et de beauté, de
splendeur et de transcendance, de force et de
puissance, de mysticisme et de don de soi... Rêver de
Dieu... Rêver d'éternité, d'avenir et de sainteté...
Rêver de charité et de pureté... Rêver de tout cela...

Se bercer au rythme de ces différents actes sur la scène de notre vie intérieure... Voilà qui nous rend meilleurs... Chacun monte vers Dieu à sa façon. Moi, c'est ma manière d'arriver jusqu'à lui... Mais notre monologue intérieur ne doit pas se limiter à cela... Notre vie doit être un rêve transposé dans la réalité. Une vie matérielle indifférente en elle-même, mais transformée et vivifiée de l'intérieur par un rêve qui prend sa source en Dieu pour aller s'éteindre en Lui.

Jeudi 22/3/1956

Cet émerveillement de la nature, le matin, Ô mon Dieu, ma lyre ne cessera jamais de le chanter.

C'est une âme d'enfant qui s'étonne de la beauté d'une fleur.

C'est un sourire qui invite à sourire.

C'est Ta face bienveillante, Ô mon Père, qui apparaît à travers ces rayons joyeux.

C'est Ton amour paternel, Ta providence, qui nous verse avec abondance cette sève régénératrice.

C'est mon cœur qui se sent trop étroit pour contenir l'amour qui l'anime.

C'est mon âme qui se déchire et se tord de joie de se sentir si près de Toi.

C'est une invitation à la douceur et à la charité fraternelle.

C'est une invitation à la prière et à l'effort.

C'est la résolution que je prends, Ô mon Dieu,
pour m'approcher encore plus près de Toi.

C'est l'amour qui élargit tous les pores de ma
chair et qui se déverse en flots abondants grâce à Toi.

C'est cet émerveillement qui me met au niveau
de l'enfant, qui me fait retrouver mon âme d'autrefois,
cet âme de bambin qui sait s'étonner, qui sait admirer
et qui est naïve et simple, claire et limpide. Cette âme
de chérubin, cette senteur de pureté.

C'est Ta présence en moi, Ô mon Dieu, qui
vient féconder ma vie et me rendre meilleur.

Oh merci, Seigneur, mille mercis, pour ce
sixième sens que tu m'as donné, ce sens qui est
tellement sensible au mystère du matin.

Vendredi 30 mars 1956

Vendredi Saint.

Et quand le Verbe parla, les déserts refleurirent.

Il est huit heures dix du matin. A la radio, une
musique religieuse de concert : le requiem de Fauré.

Je pense au Sermon sur la Montagne, à cet
instant fatidique où l'homme-Dieu a prononcé les Huit
Béatitudes.

Je pense au pathétique de ce moment.

On dirait que l'histoire en cette heure solennelle

s'est arrêtée pour prendre un tournant nouveau, celui de l'amour. On dirait que les siècles, étonnés, ont suspendu leur course folle. Et le temps a "suspendu son vol" pour marquer de sa griffe cet instant qui s'est révélé être l'instant par excellence.

J'essaie d'imaginer cette voix spéciale d'un Dieu esprit qui s'est fait chair pour mieux nous aimer. J'essaie de découvrir la tonalité de cette voix. Elle a dû être chaude à cause du sentiment qui l'animait. Elle a dû être majestueuse aussi, car l'enseignement était sublime. Et en même temps simple et douce comme tout ce qui sied à l'homme-Dieu. Elle a dû être tranquille aussi et sûre d'elle-même.

Ah! Si je pouvais demander à la matière dure et aux ondes de l'espace de me relancer à travers le temps l'écho de cette voix en cet instant sublime où l'homme s'est vu le dépositaire d'un enseignement qui ne passera pas, quand bien même le ciel et la terre, eux, viendraient à passer.

J'essaie d'imaginer quelle a dû être la pensée du Maître en cette heure lourde du poids de sa propre richesse. Lui qui était en même temps dans le temps et dans l'éternité, Il a dû voir dans son présent divin la fortune à venir de ces paroles révolutionnaires. Il a dû voir le triomphe du pardon sur la vengeance, de l'amour sur la haine. Il a dû voir l'esclave libéré et mangeant à la table de son maître, le coupable pardonné. La dette remise. Il a dû aussi assister aux fortunes et aux déboires de Son corps mystique, la

division de ce corps et l'éparpillement de ses membres. Et Il a dû en souffrir. Et Sa chair s'est sentie atrocement torturée. Et Il a dû voir aussi le retour à l'unité et Son cœur a tressailli de joie. Et Sa chair a connu le plaisir sensuel de se retrouver enfin guérie de ses meurtrissures.

Et le Maître parla et Il dit:

"Bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux leur appartient.

Bienheureux les doux, car il auront la terre en héritage.

Bienheureux les affligés, car ils seront consolés.

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés.

Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.

Bienheureux les cœurs purs, car il verront Dieu.

Bienheureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu.

Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux leur appartient".

Et aussitôt le pauvre se sentit homme. Et l'homme en proie à la souffrance sentit courir dans son échine le frisson que font naître les promesses d'un bonheur futur. Et ceux qui souffraient de l'injustice des règlementations humaines virent tomber sur la terre la rosée bienfaisante de la justice divine. Et les miséricordieux se virent déjà pardonnés. Et les

purs et les pacificateurs virent s'ouvrir pour eux les portes du ciel.

Et l'herbe des champs sentit couler en elle un renouveau de vigueur.

Et les murs de la ferme d'en face se sentirent une âme de mur et ils vibrèrent de l'écho précieux de ces paroles précieuses.

Et le chien qui était là remua sa queue.

Et le monde entier se sentit meilleur et plus jeune. Un esprit plus fraternel et plus amical se faufilait parmi les humains.

Seul le pharisien se sentit durcir au contact de cette lumière nouvelle. Il avait perdu la simplicité du cœur.

Ah! J'aurais voulu être un enfant qui serait là, présent, et qu'un adulte tiendrait par la main, pour pouvoir comprendre cet enseignement avec une âme d'enfant, libre de tout préjugé et prête à recevoir les premières idées venues sans méfiance et avec simplicité de cœur.

Mais "heureux ceux qui auront cru sans avoir vu".

Lundi 23/4/1956

J'ai la nostalgie de la journée d'hier.

Bain de nature, bain de silence assaisonné du

tintement lointain des petites clochettes aux cous des chèvres broutant l'herbe. Verdures... Calme... Paix...

Ô nature ma mère, que ne me perdrais-je pas dans tes entrailles? Tu te livres à moi confiante, abondante, parce que tu sais que je t'aime.

J'aime ta joie et ton épanouissement.

J'aime la paix que tu me donnes et que je viens retrouver en ton sein.

J'aime ta retraite et tes conseils.

J'aime Dieu que je viens retrouver en toi.

Maintenant que je suis loin de toi, pris dans les plis de la vie quotidienne, ton souvenir m'obsède. Et je suis triste.

Là où je porte les yeux, je vois se reproduire devant moi, le tableau bucolique qui s'est imprimé dans mon imagination: nature tranquille, repos des choses, quiétude des âmes et des êtres... Paix... Paix...Paix...

Et toi doux silence, Ô mon ami, mon conseiller fidèle, chaque fois que les bruits de la ville viennent frapper mon tympan fatigué, je pense à toi. Et ma gorge pleure... pleure...

Lundi 18/6/1956

Écrit à 6 heures 30 du matin.

Bonjour mon Dieu

Bonjour joie

*Bonjour nature
Bonjour verdure
Bonjour mon frère*

*J'ai rêvé de joie et j'ai rencontré tes matins
heureux, Ô mon Dieu.*

*J'ai rêvé d'amour et j'ai rencontré l'amour
déchirant qui s'est fait clouer sur la croix pour sauver
l'homme égaré.*

*J'ai rêvé d'obéissance et l'agneau si doux a
parlé à mon cœur.*

*J'ai rêvé d'humilité et j'ai vu le maître laver les
pieds de ses disciples.*

*J'ai rêvé d'infini et tu m'as donné, Ô mon Dieu,
un avant goût de la plénitude céleste.*

*J'ai rêvé de musique et le soyeux chatoyant de
tes paroles célestes a caressé mes oreilles fatiguées et
avidées.*

*J'ai rêvé de beauté et j'ai vu ta face, Ô mon
Dieu.*

*J'ai rêvé de don de soi et j'ai rencontré l'amour
désintéressé.*

*Mon palais a connu la gourmandise des
aliments terrestres, mais j'ai goûté à ta manne céleste
et j'ai renoncé à ceux-là.*

*J'ai rêvé de richesses, mais tu as soulevé le
voile qui me cachait les trésors célestes.*

*J'ai souffert de la vie et tu m'as montré que ton
joug est doux et ton fardeau léger.*

Et la vie m'a paru belle.

*Et je l'ai aimée.
Et j'ai aimé la joie.
Et j'ai aimé l'amour.
Bonjour mon frère.
Bonjour verdure.
Bonjour nature.
Bonjour joie.
Bonjour mon Dieu.*

Jeudi 21/6/1956

Écrit à 6 heures du soir.

La lune est bien sphérique "sur le clocher jauni,
comme un point sur un i".

Je la fixe du regard. Elle concentre mes
pensées. Sérénité intérieure.

Le foyer céleste qui l'entoure s'assombrit de
plus en plus, et le globe lunaire devient d'autant plus
lumineux.

Les hirondelles poursuivent leurs ébats dans le
ciel.

Les murs des maisons se recouvrent de jaune.
Çà et là, quelques lampes se sont allumées. La nuit
descend sur la ville.

Calme... Paix...

La fixation du cercle lumineux concentre mes
pensées, ai-je dit. Les idées s'éteignent petit à petit
dans ma tête.

Quiétude de l'intelligence.
Sérénité du cœur.
Intérieur vermeil.
Dieu est là.

Lundi 20/8/1956

*Je suis un paquet de chair.
Un amas de nerfs aux abois.
Qui pleure et qui s'irrite.
Qui veut et ne veut pas.
J'ai dit à ma chair curieuse
"Apaise-toi".
J'ai dit à ma chair peureuse
"Déchaîne-toi".
Mais j'ai préféré sauver mon âme.
Et j'ai étranglé mon désir.
Et j'ai étouffé ma chair avide.
Sous une pile de principes...
Et j'ai pleuré...
Et j'ai hurlé...*

Mercredi 19/9/1956

*En feuilletant ma vie.
Écrit à 7 heures 15 du matin.*

Première pluie d'automne

Des gouttelettes fines et espacées traversent les
rayons pâles d'un soleil discret. Elles n'en sont que

plus claires. Je scrute le ciel pour chercher quelque part à travers les nuages un arc-en-ciel qui enjambe la voûte céleste.

Le ciel est lourd de nuages noirs et blancs. Pas de vent. Atmosphère sombre et figée.

Les feuilles vertes des arbres sous la rutilance de l'eau me montrent leur joie d'être enfin lavées.

Dans la rue, les voitures font travailler leurs essuie-glace. Elles roulent lentement de peur des dérapages. De la chaussée émane une odeur de terre mouillée.

Tout est curieux. Tout le monde sort aux balcons. Les boutiquiers sont à leur porte et les enfants dans la rue. On regarde quelque chose de nouveau. Et tout ce monde en fête défie la pluie avec ses habits d'été.

Première impression de l'intimité hivernale et de la chaleur du home. On voudrait tout fermer et se barricader chez soi, au fond d'un fauteuil, bien chauffé, près du feu, à côté d'une fenêtre pour mieux voir la pluie au dehors, un livre à la main.

Je voudrais tout plaquer et aller dans cette nature qui se fait tendre pour moi, qui se fait accueillante à la mesure de mon désir. Tout m'invite au dehors. Je voudrais goûter pour vingt quatre heures les joies de la flânerie oisive.

J'essaie d'analyser ce sentiment qui me porte à désirer vouloir sortir du plus profond de mon être.

C'est l'imagination. De mon lieu de travail, j'imagine la campagne sous la pluie, des champs de blé après la récolte, avec leur terre sombre, retournée et remuée par le soc de la charrue et tellement propre dans sa masse compacte et tellement humide sous les gouttelettes fines et claires de la première pluie d'automne.

Ah! Aller là-bas, se faire l'intime de la nature, son confident. Découvrir tous ses secrets et toutes ses surprises. Faire de la terre sa conseillère et de sa tendresse un ami. On n'en sort que plus profond et plus sage. Se mettre à l'école de la nature, notre palette et notre pinceau d'artiste n'en seront que plus enrichis. Figurer des impressions dans ses yeux et des paysages dans son imagination. Se familiariser avec les jeux d'ombre et de lumière et la gamme des couleurs. Boire aux sources de l'art réaliste. Se remplir l'imagination d'impressions et de merveilles.

J'irai étancher ma soif à ton contact, Ô nature ma sœur. J'irai découvrir l'amour en ton sein. Je me ferai un esprit plus amical et plus doux. J'irai limer ma curiosité. J'irai connaître. J'irai sentir. J'irai vivre.

J'ai quitté mon bureau et j'ai gravi les pentes de la montagne curieux et plein d'espoir.

Et j'ai découvert la terre. Cette bonne terre que j'aime et qui m'aime. Cette terre sincère où tout est vérité, où tout est réduit à sa plus simple expression.

J'ai découvert un cadre figé et stable, où tout est quiétude et tranquillité, où ne règne pas l'inquiétude

du mouvement et des bruits des villes.

J'ai découvert la vérité au contact des choses durables, loin du mensonge et de la frénésie des choses qui passent.

J'ai découvert l'essentiel : mon âme. Essentielle, parce que, elle aussi, elle est durable, éternelle. Et j'ai su qu'il s'agit de la sauver.

Et j'ai vu la vanité du corps, de ce navire qui vogue sur l'océan de la vie et que notre âme, cette voyageuse, quittera un jour pour rentrer dans la maison qu'elle a méritée.

Oui, j'ai vu tout cela. J'ai écarquillé mes yeux. J'ai étalé mon âme sur cette terre merveilleusement mienne et je lui ai dit d'être sincère, d'oublier le mouvement et le bruit et de se concentrer, de se fermer à tout ce qui passe pour mieux s'ouvrir à la Vérité et au Beau.

Et mon âme docile s'est exécutée.

Et elle a découvert "la Voie, la Vérité et la Vie".

Elle s'est frayé un chemin, maintenant qu'elle a vu l'essentiel. Et elle s'est demandé à quoi bon vivre s'il faut garder son étoffe bourgeoise...

Et elle a décidé de changer la formule de sa vie. Elle mettra désormais le nécessaire à la place du contingent, le silence à la place du bruit et du mouvement. Elle mettra la tranquillité et la quiétude pour tout ce qui la concerne, car elle s'abandonnera, désormais confiante, entre Ses mains paternelles.

Mais elle sera inquiète pour tout ce qui a affaire aux autres. Elle témoignera de Lui à la face des hommes. Et elle les aimera, surtout les malades parmi eux. Elle se fera tout pour tous. Et elle travaillera pour que Son règne arrive. Elle se fera obéissante à Ses lois et aimante pour Son Corps Mystique.

Puis mon âme s'est dissipée. Elle a entendu le vent qui sifflait en remuant la chevelure des arbres. Un train lançait au loin son cri aigu. A quelques mètres de là, des paysans remuaient la terre et le choc de leur pioche contre la pierre arrivait jusqu'à moi. Et je n'ai pas regretté cette distraction. Car c'était un bruit sincère. Le souffle de la terre. Son battement de cœur.

Jeudi 25/10/1956

Il n'y a de beau paysage que là où il y a le silence. Et il n'y a de silence véritable que lorsqu'il y a la paix de l'âme. Et tout recueillement intérieur implique un dialogue. Un dialogue de l'être avec le Créateur et, à travers lui, avec la création entière et donc un contact avec l'essence des choses.

Jeudi 22/11/1956

Indépendance du Liban.

Lu ces quelques vers de Georges Schéhadé, intitulés : "Le rêve de Marguerite" tirés de sa pièce :

"Histoire de Vasco":

*"J'avance merveilleuse et abandonnée
En protégeant mes pas
Comme si j'étais noisette au corps léger.*

*L'ombre ici est une seconde lumière
Qui double tout ce que je vois
Ainsi l'ombre de la rose est une rose plus
légère.*

*Voici que le jour me quitte en me laissant
Ses mains et ses pas de violettes
Dans un jardin
- L'eau n'a pas de bruit.*

*Et je serais morte de faim dans ce lieu de
lumière
N'était la mangeoire d'un cheval
Pleine de bleuet et de pain".*

C'est Marguerite, la jeune fille, belle et farouche de la pièce qui parle. Endormie, elle raconte à son père César, ce qu'elle est en train de contempler en songe. César, devant les propos merveilleux de sa fille, n'osant la réveiller, se tait, ébloui.

Commentaire :

Ô sensibilité merveilleuse de l'âme poétique. O intuition fragile des choses fugaces. Vous êtes ce sens immatériel qui nous fait découvrir ce qui est caché.

C'est par vous que se fait l'intimité du poète avec la nature. Et c'est par vous que les choses muettes parlent à l'âme attentive et lui confient leurs secrets. Et c'est par vous que s'exprime toute la dévotion du poète à l'égard de cette création toujours renouvelée et qu'il découvre en toute chose et de la force créatrice qui est son principe : l'Amour.

Samedi 15/12/1956

Je m'endors, ce soir, en paix grâce à Toi.
Je viens de participer à une réunion entre
jeunes.
Discussions, chants, danses.
Et nous étions heureux.
Joie saine. Joie de jeunes. Joie dans le Christ.
Nous étions réunis autour de Lui. Et on avait
l'impression qu'Il prenait part à notre joie. Et, je rentre
chez moi avec l'impression d'avoir passé la soirée
avec Lui. Je suis dans la joie.
Illustration vivante et immédiate du fait que
nous sommes appelés à la joie.

Jeudi 21/2/1957

Dans la rue, j'ai rencontré les yeux d'une jeune
fille. D'où le poème suivant :

*Deux cœurs se sont cherchés.
Deux regards se sont accrochés.
Deux "moi" se sont dévoilés.
Deux "moi" se sont compris.*

*Deux âmes se sont confondues.
Deux corps se sont rapprochés.
Un bourgeon s'est révélé.
Deux cœurs se sont aimés.*

Dimanche 19/5/1957

Oh, les soirs interminables où notre ennui s'étire, où cette absence de présence en nous, nous fait sentir notre propre inexistence, où nous sentons que notre état conscient n'est tel que dans la mesure où il y a présence en nous. C'est cette présence qui est la mesure de notre existence.

Lundi 27/5/1957

Printemps frustré

Il y a tant de joie dans l'atmosphère et tant de tristesse dans mon âme. Pourquoi, mon âme, te sens-tu si seule? Tu jalouses éperdument cette nature épanouie. Et tu refoules en toi des larmes qui t'étranglent. Tes larmes ont un goût de résignation. Et la résignation est amère. Tu envies le printemps. Il est

trop beau pour ta solitude. Tout autour de toi respire l'amour. Exubérance. Le rossignol au-dessus de toi conte fleurette à la nature son amante. Les hirondelles, amoureuses ivres de l'espace, dessinent dans l'air des rondes joyeuses. Le tendre coquelicot se penche amoureux sur l'herbe verte, sa douce compagne pour la réchauffer de sa chaleur pourpre. La verdure a un goût de tendresse sous la palette du couchant. Les arbres se colorent de leurs bourgeons, œuvres d'amour... Et toi, Ô mon âme, Ô ma sœur, mon amie unique, tu es seule. Tu détestes ce printemps qui appelle en toi un printemps qui ne peut se faire. Il s'écoulera en toi en larmes qui s'en iront creuser ta maigre joue que n'a jamais frôlée un baiser printanier. Et la profondeur du sillon sera la mesure de l'amour qui t'a été refusé... Et tu pleureras... Et tu pleureras.

Mercredi 29/5/1957
Écrit le soir à l'A.U.B.

Printemps avare

Je me suis promené dans le printemps et j'ai rempli ma gibecière de soleil et de lumière, d'azur et de verdure, de parfums et de cris d'oiseaux, d'émerveillement et de joie... Mais malgré tout, mon gibier était pauvre...

J'ai vu la lumière du couchant revêtir les choses d'une couleur apaisée. J'ai vu le vert fade se changer

en vert joyeux sous la rutilance des feux du crépuscule. J'ai vu les couleurs, les lumières et les ombres... Mais malgré tout, mon tableau faisait terne...

J'ai senti des odeurs rustiques. J'ai humé des baumes aromatiques. J'ai cueilli les soupçons des roses. J'ai flairé l'odeur du thym sur les bords des chemins. J'ai bu les promesses des fleurs... Mais malgré tout, cette exubérance odorante se faisait avare...

J'ai cherché la chaleur du soleil. J'ai étalé mon âme sur la terre. J'ai goûté la sève des arbres. J'ai bu la saveur de leurs fruits... Mais malgré tout, une certaine chaleur me manquait...

Ô ma bien-aimée, verse-moi le vin de ta présence. Vois, ma coupe est tendue. Elle languit de l'attente. Verse-moi du vin, Ô ma bien-aimée... Et que ça déborde. Je n'ai que trop attendu. Je veux m'enivrer de toutes les amours perdues...

Vendredi 7/6/1957

Écrit à la maison à 5 heures de l'après-midi.

Rire truqué

Tu ris, Ô mon ami. Tu chantes, Tu cries. Tu es plein de verbiages. Mais tout cela n'est que la mesure de ta douleur... Tu ris, Ô mon ami. Mais je vois

briller une larme au fond de tes prunelles. Ton rire est sarcastique. Tu railles la vie. Tu railles la vertu. Tu railles les grands principes... Tu es cynique... C'est le rire du vaincu... Bientôt ce rire fort, ce rire vulgaire, comme le chêne de la fable, sera cassé, brisé par le vent grondeur, par le tonnerre de ta colère qui cherche à s'épancher... Et ce roseau discret qu'étaient tes larmes grandira bien vite pour devenir un autre grand chêne, aussi dominateur que le premier... Larmes sincères... Larmes amères... Larmes de douleur... Tu pleureras, Ô mon ami, tu pleureras... Et ce sera bien mieux comme ça... Et tu sentiras en toi quelque chose de cassé, de rompu... C'est ton espoir qui ne voudra plus espérer, mais qui se cherchera encore... Ne t'illusionne pas, tu ne le retrouveras plus. Cette lumière soudaine que tu sentiras en toi ne sera que mensonge. Ce sera pour mieux mourir après. Ce sera ton âme qui cherchera encore à s'accrocher, comme à un radeau, à ce qu'elle considèrera alors déjà comme une illusion, à ce qui était pour elle pure vérité... Soudain, aussi brusque que ton rire, aussi inattendu que tes larmes, le silence se fera... Cauchemar... Cauchemar qui ne s'en ira plus sans laisser de traces... Tu verras, Ô mon ami, que, très vite, tu seras sceptique... Tu auras le sens du relatif. Tu ne seras plus absolu dans tes jugements. Ce sera affreux... Je le sais. Je te comprends... Fruit d'expérience... maintenant, Ô mon ami, ris, ris tout ton saoul, ris de toute la chaleur de tes larmes.

Jeudi 1/8/1957

Cécité

*Oh, la tristesse du monde de la nuit!
Oh, la profondeur des nuits opaques!
Tu m'as créé, Seigneur, pour ta lumière.
Oh, la tristesse des paupières closes!
Oh, la tristesse de l'aveuglement de l'âme!
Pour ta lumière, tu m'as créé, Ô bonté infinie...*

Samedi 17/8/1957

Écrit au bain militaire à 11 heures du matin.

Le temps et l'amour

*Ô mon amie, pourquoi faut-il que tout cesse?
Pourquoi faut-il que tout finisse?
Pourquoi faut-il qu'il y ait le temps?
Pourquoi pas l'éternité?
Un moment qui nous a consumé de son
attente...
Un instant dont la lumière a bâti toutes nos
espérances.
Pourquoi faut-il que l'on se sépare?
Pourquoi faut-il que cette heure devienne un
souvenir?
... Un souvenir brûlant, un souvenir mouillé de
larmes...
Pourquoi la tristesse de la réalité?*

*Reste là, Ô ma chérie.
Et ne parlons pas.
Nous sommes assez unis comme ça.
Et tout est perfection.
Le silence unit ce que les corps séparent.
Le silence fusionne nos âmes.*

Pourquoi faut-il détruire l'amour quand il est à sa perfection?

Pourquoi faut-il que les aiguilles d'une montre interviennent entre nous?

Pourquoi faut-il que tu rentres chez toi et que je rentre chez moi?

Pourquoi pas chez nous?

Détruisons le temps, Ô ma chérie.

Faisons un semblant d'éternité.

Que notre bonheur soit sans nuage.

Mettons le temps à la porte de notre nid d'amour.

Dimanche 25/8/1957

Commencé à Kleïat chez Ghanem à 8 heures du soir
et continué à Beyrouth le lundi matin 26/8/1957 chez moi à 5 heures 15.

Je porte en moi la nostalgie d'une terre chrétienne

*Rivages perdus, rivages perdus...
Rivages perdus et retrouvés...
Rivages tant recherchés...
Rivages désirés...*

*Vous avez illuminé ma vie et disparu
Battus par les vagues déchaînées d'une vie trop
pressée.*

*Rivages perdus , rivages perdus...
Vous avez laissé en moi une lueur,
Trop faible pour vivre encore,
Trop forte pour ne pas me marquer.*

*Rivages perdus, je vous recherche encore,
Dans le bruit et le mouvement,
Les courses et les cris, les prières et les chants,
Le silence et la paix,
Je vous recherche encore.*

*Vous êtes l'oasis de paix.
Où je viens me retrouver.
Vous êtes le rivage de retraite.
Où je me refais.
Vous êtes plus intimes à moi-même que moi-même.*

*Ô rivages de fidélité et de sincérité!
Rivages de persévérance...
Rivages d'amour...*

*Bousculé par la vie, je vous ai trahis.
Je vous ai trahis et vous m'êtes fidèles encore.
Ô rivages de fidélité.
Je vous ai trahis par faiblesse.
Par inconscience.
Mais j'ai gardé en moi votre nostalgie.*

*Et je vous recherche encore.
Vous retrouverai-je encore, rivages perdus?
Ma vie ira-t-elle se reposer encore sur vos
bords?*

Mardi 1/10/1957

Rêve impossible

*J'ai rêvé de la lune,
J'ai tendu la main, j'ai voulu la saisir.
Elle m'a brûlé les doigts.
J'ai rabattu mes désirs.
Je ne rêve plus de choses impossibles.
Mes rêves sont à ma taille.
La lune m'a brûlé les doigts.
Et je me suis trouvé, hors de l'orbite de la
réalité, chevauchant sur
des chimères.
Sur ses coursiers rapides, mon imagination m'a
entraîné très loin...
Très loin... si loin que je me suis trouvé comme
un homme sans
pieds...
Comme un homme réduit à une tête qui vogue
dans un monde de
nuages qu'il s'est construit à lui-même.*

Mardi 8/10/1957

La nostalgie d'un week-end passé dans la joie avec la bande.

Écrit au travail dans mes moments perdus :

Nostalgie

"Nostalgie... Nostalgie... Quand tu me prends...

Tu as le goût des jours qui ne reviendront plus.

Tu as la chaleur des tendresses perdues.

Tu es comme un regret.

Tu es comme un air de musique en sourdine au fond de mon âme.

Tu es un vestige de joie.

Tu ressembles à des ruines.

Tu es comme un départ...

Tu es un sentiment de mort.

Tu as le goût des choses finies pour mon âme en quête d'infini.

Tu caches l'amertume des choses passagères.

Tu ressembles à un vieux meuble abandonné.

Tu es fille du temps.

Fille du changement.

Tu es comme un languissement.

Tu ressembles à des larmes étouffées,

... à une gorge serrée.

Tu es comme une fumée d'opium.

Tu es la réminiscence d'un paradis perdu.

Oh, je te conjure, ne me prends plus sous ton emprise.

Libère-moi, délivre-moi de tes liens.

*Et toi, Ô temps, où vas-tu?
 Sur quel coursier rapide nous emportes-tu?
 Quel est ce cavalier qui t'éperonne?
 Dans ta ronde éternelle, n'y a-t-il point de
 répit?
 Arrête ta marche.
 Et laisse-nous goûter les rares délices que tu
 nous accordes.
 Au cœur de notre joie, ton spectre se dresse,
 Inévitable, implacable...
 On envie l'éternité...
 Oh, livre moi ton secret, Ô temps.
 Dis-moi qui te bouscule ainsi dans ta course
 effrénée.*

*15/10/1957
 Écrit au travail.*

*Un air de musique chante en sourdine dans
 mon cœur,
 Mon cœur est livré à un air de musique...
 ... Opium...
 ... Opium de nostalgie où passe le visage tendre
 d'une vierge.
 Des moments perdus, des minutes empreintes
 de chaleur passent sur l'écran de mon imagination.
 Douleur légère, cicatrice légère au fond de mon
 âme.*

*Larmes profondes, secrètes.
Un air de musique qui ressemble à des pleurs.
Je m'en délecte...
Opium...*

Dimanche 10/11/1957

Dehors, le beau temps. Cela m'a inspiré le poème suivant :

Y a du soleil pour toi et pour moi

*Y a du soleil par-dessus le toit.
Le ciel est si bleu dans mon âme.
Ô mon amie, vient attiser ma flamme.
Elle ne veut brûler que pour toi.*

*Y a du soleil par-dessus le toit.
J'ai rêvé de fleurs et d'émeraudes.
Ô ma chérie vient qu'on rôde.
Autour des prés et des bois.*

*Y a du soleil par-dessus le toit.
Y a de l'amour autour de moi.
Y a des couleurs, y a de la joie.
Et pour mon cœur, il y a toi.*

*Y a du soleil par-dessus le toit.
Y a du soleil tout pour toi.
Y a du soleil pour plus de joie.
Ô mon amie, enivre-moi.*

*Allons, Ô mon amie,
Main dans la main, par les prairies,
Par les champs et les allées fleuries,
Nous enivrer du soleil par-dessus le toit.*

Mercredi 4/12/1957

Rendez-vous raté

*J'ai préparé cette heure avec amour.
Je lui ai fait comme un ordre du jour.
Chaque seconde a été pensée, rêvée, aimée.
Dès le matin, je me suis bien mis.
J'ai voulu être présentable pour te plaire.
Pour t'épater.
Chacune de ces minutes, de ces secondes a eu
Sa joie, son inquiétude, sa peine.
J'ai parlé avec toi tout le long du jour.
De ce que je te dirai.
J'ai imaginé tes réponses.
Elles m'étaient favorables.
Et je les ai redoutées contraires.
Chacune de mes activités d'aujourd'hui
A été éclairée par cette entrevue.
Chacune d'elle a été considérée comme une
étape.
Vers l'ultime rencontre.*

*Des nuits durant, j'ai rêvé à cette heure.
Couché sur le dos, les mains croisées derrière
la tête,
Les yeux figés sur un plafond qui fuyait dans
l'ombre de la nuit.*

*Je viens à l'heure indiquée,
Une demi-heure avant,
Pour être sûr de ne pas te rater.
Et toujours dans ma tête, la conversation
Entre nous bat son plein.
Je me surprends même parfois en train de
parler à haute voix.*

*Puis je regarde autour de moi pour voir
Si quelqu'un m'a surpris.
Et cela, tout en sachant qu'une fois devant toi,
Je ne saurai quoi te dire.
Car j'ai peur de te cabrer.
Puis je me dis non, il faut oser.
Et je passe ainsi d'un état à l'autre.*

*Depuis une demi-heure, j'attends...
Depuis des jours, depuis des nuits...
Des nuits blanches...
... On vient de m'annoncer que tu ne viendras
pas.*

Qu'une maladie te retient au lit!

*Il fallait faire l'indifférent.
Jouer la comédie.
J'ai répondu en blaguant à l'annonceur.*

*Mais dans mon âme sourde, une larme a perlé.
 Et dans ma gorge, je sentais des tenailles.
 Mais je devais m'informer de ta santé, de ta
 maladie.
 Et c'était pour moi une nouvelle occasion de te
 parler.
 Et j'ai volé d'un espoir à l'autre.
 D'un espoir déçu... à un autre???
 Probablement, qui serait encore déçu.
 C'était le troisième rendez-vous raté,
 Par des forces majeures.
 Dieu ne m'étant pas favorable,
 Je voudrais m'incliner, mais je me sens
 partagé.
 "Que ce calice s'éloigne de moi...
 Cependant, que Ta volonté soit faite".
 Et me voilà, maintenant étalant mon âme,
 Sur ce papier, en vers de prose,
 Essayant de m'épancher...*

Mercredi 1/1/1958

Journée de solitude. Voilà ce qu'il en a résulté :

Crise

*Je sens une blessure au fond du cœur.
 Une blessure qui a les dimensions de mon
 amour.
 De mon amour piétiné.*

*Ignoré.
De mon amour qui veut se donner.
Et qui se voit refusé.*

*Je sens une amertume au fond de mon être.
L'amertume de l'homme devant l'absurde.
Je suis comme un homme riche,
Riche d'une grande quantité d'argent,
Trop longtemps thésaurisée.
Pauvre de par son incapacité d'utiliser son
pécule.*

*Je me vois debout devant l'ironie,
Avec tout son bagage de cynisme,
Avec tout son fiel de sarcasme,
Son arsenal de sadisme.
Je me vois désarmé devant l'ironie,
Au rire moqueur et destructeur.*

*Je me vois proche d'un débraillé vulgaire,
Car de plus en plus la vie se vide de son sens.
Le sérieux n'a plus de signification.
La vertu n'a plus de contenu.*

*Verse moi du vin,
Ô mon amie.
Verse moi du vin et que ça déborde...
Vois ma coupe tendue.
Elle cherche l'ivresse.
Elle n'aspire qu'à vivre le moment présent.
Peut-être que ces larmes rouges*

*Lui feront-elles oublier les larmes blanches
Accumulées au fond du cœur.*

Mercredi 1/1/1958

La nature porte dans ses plis une invitation à l'épanouissement, à la jeunesse, à l'amour, au renouveau. Ne restons pas indifférents à cette invitation. Allons y retrouver l'émerveillement qui se diffuse à travers l'entrelacement joyeux de la lumière et des couleurs sur sa palette abondante. Allons y renouveler en nous un "Petit Prince" que nous risquons à chaque moment de perdre.

Vendredi 3/1/1958

Sur une musique de Chopin, je vois s'effeuiller une à une les fleurs de mes vingt printemps.

Musique malade qui fait remonter en moi la fièvre de ma jeunesse esseulée.

Notes limpides qui marquent de leur rythme désordonné la course rapide des années qui s'en vont et de la jeunesse qui s'enfuit.

Je demande à la vie : "Pourquoi des années de jeunesse, sans amour, sans chaleur?"

Je porte en moi tant de jeunesse...

Pour quand la vie me réserve-t-elle l'amour?

Est-ce quand la vieillesse aura courbé mon dos
et l'ardeur de la jeunesse aura quitté mes entrailles?

Et les notes se font plus obsédantes... Plus
obsédantes...

Chacune d'elles évoque pour moi le visage
d'une vierge que j'essaie de capter et qui m'échappe
comme un fluide.

Chacune d'elles emporte avec elle une goutte de
cette sève qui fait l'ardeur de ma jeunesse.

Et le temps passe...

Et les notes s'en vont...

Bientôt la musique arrivera à sa fin...

Et la vie aussi...

Une seule vie, unique, qui ne se refera jamais
plus...

Et le temps passe...

Et les notes s'en vont...

Lundi 3/2/1958

Fuite...

*Sur un fond de musique tendre qui fredonne en
moi,*

*Je sens pleurer dans mon cœur une amertume
discrète.*

Sans cause...

Sans raison...

Je sens passer à travers mon être,

*Un temps indifférent,
Des jours indifférents,
Des minutes, des secondes sans couleurs...
Un temps de ma vie,
De moi,
Une partie de moi
Qui se suicide à jamais
Dans l'abîme sans fond
De l'indifférence
Du non-sens
De l'oubli.*

*Un temps résigné.
Un temps passif
Qui subit, impuissant, la succession des
événements*

*Sans y rien contribuer.
Un temps de juxtaposition,
Où les instants se suivent.
Se rangent serrés entre eux,
Réguliers,
Monotones,
Dans leur course folle,
Un temps qui passe par-dessus ma tête,
Un temps implacable,
Sans merci,
Un temps comme moi,
Un temps aux abois,
Traqué
Par je ne sais quoi qui le presse.*

*Un temps qui ne veut pas s'arrêter,
Qui ne veut pas nous livrer notre jeunesse.
Elle se perd.
S'en va,
En lambeaux résignés,
Qui se consomment,
Entre ses plis,
Dans une amertume discrète,
Qui les brûle à petit feu.*

*Oh, arrête...
Arrête...
Pitié pour notre jeunesse.
Pitié pour notre vigueur.
Donne-nous de jouir
Des promesses de la vie.
Donne-nous de goûter
Les espérances des fleurs.*

Samedi 15/2/1958

En sortant dans la rue pour rentrer chez moi après le travail
vers 14 heures. Journée ensoleillée. Résultat :

Invitation à la joie

*Y a trop de soleil
Y a trop de joie
Ô mon amie, viens avec moi
Faisons silence*

*Ne parlons pas
Marchons comme ça
Sans chercher quoi
Main dans la main
Allons flâner
Comme des gamins
Allons traîner
Nos ébats
Sous le soleil
De la joie.*

*Y a trop de rêve
Dans nos deux cœurs
Y a trop d'appel
A l'extérieur
Y a trop de chants
Y a trop d'ardeur
Pour nos deux cœurs*

*Y a trop de cris surs les branchages
Allons aimer dame verdure
Elle accueillera nos deux cœurs purs
Dans la joie de son ramage
Et nous y trouverons à coup sûr
Pour combler nos espérances
Les promesses de la nature.*

Mardi 15/4/1958

En réaction à une situation vulgaire à laquelle j'ai été confronté
malgré moi, j'ai imaginé quelque chose de raffiné.
Voilà ce que ça a donné :

Tendre aquarelle

*Couleurs joyeuses
Passions soyeuses
Senteurs heureuses
Dans mon jardin.*

*Couleurs câlines
Valse divine
Ivresse fine
Joie d'un matin.*

*Couleurs frêles
Tendresse réelle
D'une aquarelle
Rêve de satin.*

*Couleurs rêveuses
Soie amoureuse
Filles désireuses
Dans mon destin.*

الثقافة بالمجان

Ath-Thaqafa bil Majjan

Série littéraire gratuite établie et dirigée depuis 1991 par
Free of charge literary series established and directed since 1991 by
Serie literaria gratuita establecida y dirigida desde 1991 por
Naji Naaman

BRAISES

écrits de jeunesse

جَمْر

كتابات شباب

© الحقوق محفوظة © Tous droits réservés – All rights reserved – Todos los derechos reservados
Maison Naaman pour la Culture & www.najinaaman.org